

# CONSTANTINA URBS. ARLES DURANT LE IV<sup>e</sup> SIÈCLE : UNE AUTRE RÉSIDENCE IMPÉRIALE ?

## Introduction

*Constantina urbs*, "la ville de Constantin". L'expression qu'on trouve dans des sources du V<sup>e</sup> siècle pour désigner Arles, suffit en elle-même pour justifier d'évoquer lors de notre rencontre autour de Constantin le Grand, cette autre ville gauloise, qui était, durant tout le IV<sup>e</sup> siècle, la deuxième ville des Gaules après Trèves. Dans la tradition arlésienne, l'importance de Constantin et de sa cour n'a jamais fait de doute, depuis le premier livre sur les Antiquités arlésiennes, rédigé en 1575 par Lantelme de Romieu, qui décrivait Arles comme la ville de Constantin<sup>1</sup> jusqu'à L.-A. Constans qui en 1921 écrivait encore : "Constantin fait d'elle sa résidence"<sup>2</sup> en passant par les érudits du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Auguste V éran, qui en 1876 a publié un plan de la ville d'Arles sous Constantin (*fig. 1*)<sup>3</sup>. Les Arlésiens attribuent à Constantin notamment la construction d'un vaste palais, dit "Palais de la Trouille" et plusieurs inscriptions l'auraient célébré comme le "*restitutor*" de la cité.

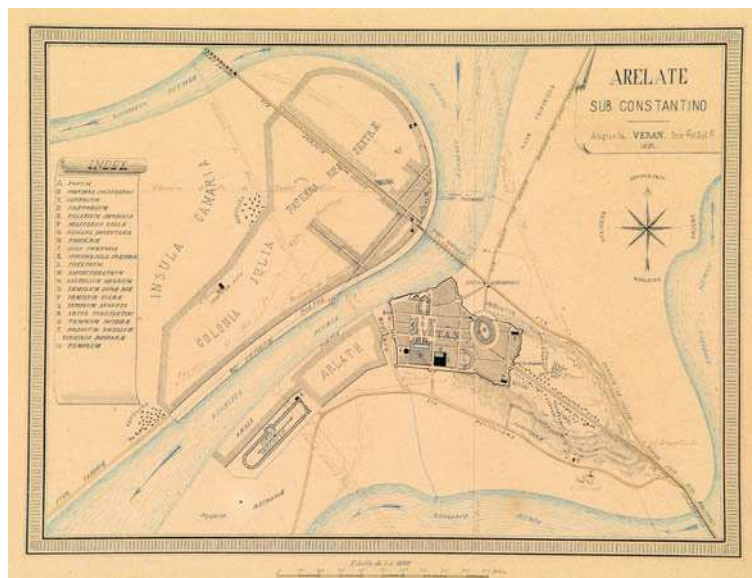


Fig.1 : *Arelate sub Constantino*

1 L. de Romieu, Histoire des antiquités d'Arles. 1574, BMArles, ms. 240.

2 Cf. L.-A. Constans, Arles antique (Paris 1931) 99.

3 A. V éran, Arles antique. In : Congrès archéologique de France, XLIII<sup>e</sup> session, à Arles, 1876 (Paris 1877) 283-286.

Le doute commença cependant à s'instaurer au début du XX<sup>e</sup> siècle, quand le dégagement de ce qui était considéré comme une partie du "Palais de la Trouille" montrait qu'il s'agissait en fait de la partie chauffée d'un ensemble thermal, qui se poursuit dans les maisons situées plus au sud et dont la démolition prévue a été interrompue en 1914. L'esprit critique de Paul-Albert Février ne demandait pas mieux pour mettre fin à l'idée que les Arlésiens se faisaient du rôle glorieux de Constantin et de la ville comme résidence impériale<sup>4</sup>. Dans la littérature récente sur les résidences ou les palais impériaux de l'Antiquité tardive, la possibilité qu'Arles ait été résidence impériale n'est guère plus signalée et l'existence d'un palais est écartée.

Les études récentes sur Constantin ne parlent généralement de la ville d'Arles que pour discuter le concile de 314. Ce n'est que récemment que Th. Grünewald est revenu sur la question et a évoqué la possibilité qu'Arles ait servi de résidence pour Constantin et Maximien entre 306 et 310<sup>5</sup> ; d'autre part, les études archéologiques que je mène depuis 15 ans dans le centre de la ville ont considérablement renouvelé notre connaissance de la topographie, notamment durant l'Antiquité tardive<sup>6</sup>. Il est donc lieu de reprendre la question<sup>7</sup>.

## Les sources littéraires et épigraphiques

Regardons d'abord le cadre historique, en résumant très rapidement la place de la ville dans la basse vallée du Rhône au Haut-Empire, dont la compréhension est importante pour appréhender le rôle d'Arles durant l'Antiquité tardive. Fondée comme colonie de droit romain sur l'ordre de César, en 46/5 av. J.-C, la ville connaît une urbanisation rapide sous Auguste, qui la dote de ses principaux monuments. La *pax Romana* lui apporte prospérité et elle profite largement de sa position à l'embouchure du Rhône et du commerce avec le nord de la Gaule. La richesse de ses commerçants leurs permettent de s'enrichir, ce dont témoignent des villas somptueusement décorées, mais également, fait plus notoire, d'importer massivement des sarcophages orientaux et italiques à un point qu'aucune autre ville de Gaule n'a atteint jusqu'alors<sup>8</sup>.

Autant que le permettent de démontrer les fouilles archéologiques et les sources épigraphiques, cette richesse se poursuit largement durant le III<sup>e</sup> siècle, contrairement à d'autres villes de la Narbonnaise, plus éloignées du Rhône, qui ont subi des abandons de certains quartiers dès la fin du II<sup>e</sup> siècle. Ce n'est sans doute pas un hasard que c'est à Arles qu'est connu le premier évêque gaulois, après Irénée de Lyon, en la personne de Marcianus, attesté en 254<sup>9</sup>. Cette date correspond bien avec la tradition livrée par Grégoire de Tours, qui fait remonter l'évangélisation de la Gaule au milieu du III<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>.

---

4 P.-A. Février, Arles au IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, ville impériale et capitale régionale. In : XXV corso di cultura sull'arte ravennate et bizantina, Ravenna 5-15 marzo 1978 (Ravenna 1978) 127-158.

5 Th. Grünewald. Constantinus Maximus Augustus Herrschaftspropaganda in der zeitgenössischen Überlieferung (Stuttgart 1990) 36-37.

6 M. Heijmarts, Arles durant l'Antiquité tardive. De la duplex Arelas à l'urbs Genesii. Collection de l'Ecole française de Rome, 324 (Rome 2004). Afin de ne pas alourdir les notes bibliographiques, je me permets de renvoyer le plus souvent à cet ouvrage, où l'on peut trouver la bibliographie antérieure.

7 Je tiens à remercier le professeur J Engemann pour son invitation à ce colloque, ainsi que M. Eckart Köhne et Mme Gabriele D. Craue pour leur hospitalité et soutien avant, pendant et après cette manifestation.

8 Voir désormais V Gaggadis-Robin, Les sarcophages païens du musée de l'Arles antique (Arles 2005).

9 Cyprianus, Epistulae 68.

10 Grégoire de Tours, Historiarum libri 1, 30.

À cette prospérité vint une fin, ou en tout cas une interruption brutale, dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle. Bien que les datations demandent encore à être affinées, l'aspect violent des incendies qui détruisent les quartiers extra urbains ne fait pas de doute, ni son caractère durable, puisque les maisons incendiées ne sont plus reconstruites par la suite et laissent parfois la place à des sépultures<sup>11</sup>.

Dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, quand Constantin est devenu maître de la Gaule après la mort de son père Constance en 306, on trouve des indications de l'intérêt que porte le nouvel empereur à la ville d'Arles et à sa région et pour plusieurs événements, on peut se demander dans quelle ville ils ont eu lieu. Le premier est son mariage avec Fausta, la fille de l'empereur Maximien. Ce mariage fut célébré en 307, peut-être au mois de septembre<sup>12</sup>, et à cette occasion, un panégyrique fut prononcé, qui n'indique pas clairement où a eu lieu cette cérémonie<sup>13</sup>. D'après les éditeurs du panégyrique, aussi bien E. Galletier<sup>14</sup>, que C. E. V. Nixon et B. Saylor Rodgers<sup>15</sup>, il s'agit de Trèves, et ils sont suivis, avec quelques hésitations, par T. D. Barnes<sup>16</sup> tandis que l'éditeur du *RIC* parle aussi de la possibilité de Lyon comme lieu du mariage<sup>17</sup>.

Pour Th. Grünewald, en revanche, il pourrait bien s'agir d'Arles, car, d'après lui, cette ville servait de résidence à Constantin et son beau-père de 307 à 310. Pour argumenter cette hypothèse, il se fonde surtout sur la répartition des bornes milliaires, érigées au nom de Constantin et Maximien, datées de la période 307-310, qui, sans se concentrer à Arles, sont particulièrement nombreuses en Narbonnaise, tandis que la région trévire n'en a livré aucune. Th. Grünewald met ces bornes en relation avec la présence à Arles de Maximien, qui est attestée en tout cas en 310, et il n'exclut pas que Constantin y résidait avec Maximien entre 307 et 310<sup>18</sup>.

Après sa révolte contre son fils Maxence et la conférence de Carnuntum, qui le force à se retirer, Maximien cherche refuge chez son beau-fils, qui l'accueille dans son palais, à la fin de l'année 308<sup>19</sup>. Mais où était ce 'palais' ? Pour E. Galletier, c'était justement la mention d'un palais qui empêchait de penser que Constantin recevait son beau-père à Arles et il plaide donc pour Trèves<sup>20</sup>, tout en indiquant que Maximien fut ensuite assigné à résidence à Arles<sup>21</sup>. Contre cette hypothèse, C. E. V. Nixon et B. Saylor Rodgers avancent le fait que Trèves était la seule ville en Gaule frappant des monnaies en or à cette époque<sup>22</sup>. Th. Grünewald, qui reprend ici une idée déjà lancée jadis par O. Seeck<sup>23</sup>, opte pour sa part à nouveau pour Arles<sup>24</sup>, et c'est en tout cas dans cette ville que se trouve Maximien, quand il tente pour la troisième fois de prendre le pouvoir, probablement en 310<sup>25</sup>.

---

11 Heijmans (note 6) 22-42.

12 Cf. T. D. Barnes, *Constantine and Eusebius* (Cambridge, Mass. 1981) 31 ; idem, *The new empire of Diocletian and Constantine* (Cambridge/Mass.1982) 69 ; voir également la discussion sur la date chez C.E.V. Nixon/B. Saylor Rodgers, *In praise of later Roman emperors : the Panegyrici Latini* (Berkeley - Los Angeles - Londres 1994) 182-184.

13 *Panegyrici Latini* 6 (7).

14 E. Galletier, *Panégyriques latins*, vol. 2 (Paris 1952) 4.

15 Nixon/Saylor Rodgers (note12) 184-185.

16 Barnes, *The New Empire* (note12) 69.

17 *RIC* VI. p. 29.

18 Grünewald (note 5) 36-37.

19 *Panegyrici Latini* 7 (6), 14 : *tuo palacio recepisti*.

20 Cf. le commentaire d'E. Galletier ad loc (note 14) 66.

21 Cf. Galletier (note 14) 39.

22 Nixon/Saylor Rodgers (note 12) 185.

23 O. Seeck, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, Bd. 1 (Stuttgart 1921) 105.

24 Grünewald (note 5) 37.

25 *Consularia Constantinopolitana* an. 310 (éd. MGH AA, IX, I, p. 231) ; voir la discussion chez Nixon/Saylor Rodgers (note 12) 212-213.

Cet événement nous est raconté par deux sources antiques, qui diffèrent quelque peu dans la présentation des faits. Quelques mois après la mort de Maximien, sans doute en juillet 310, un panégyriste anonyme décrit comment Maximien, en quittant la cour, sans doute à Trèves, pour aller vers sa nouvelle résidence, s'installe soudainement "entre quatre murs" d'une ville qui n'est pas mentionnée à ce moment, mais qui doit être Arles. C'est en effet vers cette ville que se dirigent les troupes de Constantin quand elles ont appris la nouvelle de la révolte de Maximien, qui fuit la cité rhodanienne pour se réfugier à Marseille<sup>26</sup>. Lactance, qui écrivait une dizaine d'années plus tard, donne une autre version des faits. Pour lui, Constantin et Maximien sont ensemble quand une révolte des Francs obligea Constantin de prendre les armes. Maximien l'aurait persuadé de lui laisser des troupes, et après quelques jours, il aurait pris le pouvoir. Lactance ne mentionne pas directement Arles, mais le récit de panégyrique permet de comprendre que c'est bien là que se trouvait Maximien quand il apprend l'approche de Constantin. Pour Lactance aussi, il fuit vers Marseille, où il est capturé<sup>27</sup>.

Si les deux versions permettent raisonnablement de conclure que Maximien se trouvait bien à Arles quand il profitait de l'absence de Constantin pour prendre le pourpre, le problème est de savoir si ce dernier était parti d'Arles pour combattre les Francs, comme le suggère Lactance, ou plutôt de Trèves, selon le récit du panégyrique. Tandis que la plupart des historiens penchent pour la première solution<sup>28</sup>, force est de constater, avec Th. Grünewald, que la grande quantité de bornes milliaires dans le sud-est de la Gaule est troublante, mais il est sans doute dangereux de conclure que Constantin y résidait aussi, d'autant plus que la ville n'avait toujours pas d'atelier monétaire. Cette absence pose d'ailleurs un problème pour le récit de Lactance, qui dit que Maximien s'empare des trésors (*thesauros invadit*)<sup>29</sup>. À tort, C.E. V. Nixon et B. Saylor Rodgers estiment que cela renvoie à l'atelier monétaire d'Arles, mais qui n'existait pas encore en 310<sup>30</sup>. L'hypothèse que la ville où Maximien a pris le pouvoir serait alors Lyon, seule autre ville possédant un atelier à ce moment<sup>31</sup>, paraît cependant peu en accord avec les sources littéraires.

À cette absence d'un atelier monétaire, Constantin allait remédier très rapidement, quand il décide quelques années plus tard de transférer l'atelier monétaire d'Ostie vers Arles, au printemps 313 ; il est possible qu'à cette occasion, il soit passé par Arles lors de son voyage de Milan à Trèves et une émission de *solidi* commémoratifs avait alors été frappée<sup>32</sup>. Installé depuis 296/297 à Carthage, puis transféré en 308 vers Ostie, cet atelier assurait la frappe pour le bassin méditerranéen occidental. Le choix d'Arles pour l'installation de l'atelier est certainement dû à sa position géographique mais témoigne peut-être aussi de la volonté de renforcer la position de cette ville. Très rapidement, l'atelier devient l'un des plus importants fournisseurs de monnaies occidentales.

À la fin de la même année, l'évêque arlésien Marinus est invité par Constantin pour assister à Rome à une réunion conciliaire consacrée au conflit donatiste naissant ; avec lui, se trouvent deux autres évêques gaulois, Reticus, l'évêque d'Autun, dont on sait par les panégyriques quel intérêt Constantin portait à cette ville<sup>33</sup>, et Maternus de Cologne.

---

26 Panegyrici Latini 7 (6), 14-71.

27 Lactantius. De mortibus persecutorum 29, 3-6.

28 Barnes, Constantine and Eusebius (note 12) 34 ; M. idem, The New Empire (note 12) 70; Nixon/Saylor Rodgers (note 12) 238-244, avec les n. 66 ; 67 ; 77.

29 Lactantius, De mortibus persecutorum 29,5.

30 Nixon/Saylor Rodgers (note 12) 241, n. 77.

31 Comme le propose le RIC VI. p 238.

32 RIC VII, p. 227, G. Depeyrot, Les émissions monétaires d'Arles (quatrième - cinquième siècle) (Wetteren 1996) 5 ; 22.

33 Panegyrici Latini 8 (5).

Curieusement, l'évêque de Trèves n'était pas invité, car, bien que le catalogue épiscopal médiéval de cette ville mentionne un Maternus comme prédécesseur immédiat d'Agrius, attesté en 314, il n'a y aucune raison de penser que Maternus était évêque de Trèves avant d'occuper le siège de Cologne<sup>34</sup>. À la suite de cette réunion romaine, restée sans résultat, Constantin convoque un nouveau concile, plus étendu, pour l'année suivante, non pas à Rome, mais à Arles et met à disposition des évêques le *cursus publicus*. La présence de Constantin à ce concile est souvent déduite d'une remarque d'Eusèbe observant que l'empereur avait l'habitude d'assister aux conciles<sup>35</sup>, mais il faut noter qu'aucun texte ne permet de l'affirmer pour le concile arlésien, si bien que sa présence a été récemment contestée<sup>36</sup>. Peu importe finalement si Constantin était lui-même présent lors du concile; ce qui compte, c'est que la ville et sa communauté ecclésiastique avaient assez d'importance pour être digne de recevoir une telle assemblée, qui a en plus nécessité une infrastructure importante.

On retrouve ensuite des dates certaines de la présence de Constantin à Arles au mois d'août 316<sup>37</sup> mais que l'on ne peut guère considérer comme une preuve pour un séjour durable, puisqu'il était en route de Vienne à Sardique<sup>38</sup>. On situe parfois durant ce séjour la naissance de son fils Constantin II, dont on sait par deux auteurs antiques qu'il est né à Arles peu de temps avant d'être élevé au rang de César, en même temps que Crispus, le fils de Constantin et de Minervine, la première épouse de Constantin, le 1<sup>er</sup> mars 317<sup>39</sup>. Si l'on prend ces textes littéralement, Constantin II serait né vers la fin du mois de février 317, ce qui n'est pas sans poser de problèmes, puisqu'il faut bien que la nouvelle de sa naissance ait le temps d'arriver à Sardique, où a eu lieu la cérémonie, sans parler du nouveau-né lui-même ; d'autre part, il est troublant d'observer qu'aussi bien la Chronographie de Philocalus<sup>40</sup> que Polemius Silvius<sup>41</sup> signalent le 27 février le jour de la naissance du *Divi Constantini*, ce qui est généralement accepté<sup>42</sup>. Il peut donc y avoir une confusion dans les sources. Il est également possible qu'il faut prendre cette expression de façon plus large et de situer la naissance durant le séjour de Constantin à Arles au mois d'août 316, et précisément le 7 août, date donnée par le chroniqueur Polemius Silvius, qui mentionne ce jour la naissance de *Constantini minoris*<sup>43</sup>. Or, le 7 août est également la date de naissance du second fils de Constantin et de Fausta, Constance II, donnée dans la Chronographie de 354<sup>44</sup> et confirmée par un texte du Code Théodosien<sup>45</sup>. Cette date de naissance est alors généralement acceptée<sup>46</sup>.

---

34 Comme le supposait L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de la Gaule*, Bd. 3 (Paris 1915) 32, 34 ; cf. N. Gauthier, *L'évangélisation des pays de la Moselle* (Paris 1980) 12-16 ; H. Heinen, *Frühchristliches Trier. Von den Anfängen bis zur Völkerwanderung* (Trèves 1996) 54-55 ; A. Binsfeld, *Das Bistum Trier von den Anfängen bis zum Ende des Römerzeit. Im Umbruch der Kulturen - Spätantike und Frühmittelalter Geschichte des Bistums Trier*. Bd 1 (Trèves 2003) 32-34.

35 Eusebius, *Vita Constantini* 1, 44 ; cf. Barnes, *Constantine and Eusebius* (note 12) 58 ; idem, *The New Empire* (note 12) 72.

36 Cf. K. M. Girardet, *Konstantin der Grosse und das Reichskonsil von Arles (314). Historisches Problem und methodologische Aspekte* In *Oecumenica et Patristica. Festschrift für W. Schneemelcher* (Stuttgart 1989) 151-174 ; idem, *Kaiser Konstantin der Grosse als Vorsitzender von Konzilien* *Gymnasium*, 98, 1991, 548-560.

37 *Codex Theodosianus* 11,30,5 et 6.

38 Cf. pour la chronologie de ce voyage, Barnes, *The New Empire* (note 12) 73.

39 *Epitome de Caesaribus* 41,4 : *Constantinum iisdem diebus natum oppido Arelatensi* ; pour la date, *Consulana Constantinopolitana an. 317* (éd. MGH, AA, IX, *Chron.Min.* I, p. 232.). Cf. Barnes, *The New Empire* (note 12) 7.

40 *CIL I*<sup>2</sup>, p. 255, 258

41 *CIL I*<sup>2</sup>, p.259

42 *CIL I*<sup>2</sup>, p. 302 ; *PLRE I*, s.v. *Constantinus* 4, p. 223-224; Barnes, *The New Empire* (note 12) 39.

43 *CIL I*<sup>2</sup>, p. 271.

44 *CIL I*<sup>2</sup>, p. 255 et 270.

45 *Codex Theodosianus* 6,4,10.

46 Cf par exemple, *PLRE I*, s.v. *Constantius* 8, p. 226 ; T. D. Barnes, *Lactantius and Constantine*. *Journal of Roman studies*. 63, 1973, 38 ; idem, *The New Empire* (note 12) 44.

Il faut donc supposer que les deux frères sont nés le même jour, avec un an d'intervalle<sup>47</sup> ce qui ne paraît guère probable ; il est plus logique de supposer qu'il y ait eu une confusion chez Polemius Silvius entre les dates de naissance des deux frères, soit une erreur de transcription dans le manuscrit<sup>48</sup>. Quoiqu'il en soit, ce qui importe, c'est que le fils de Constantin et de Fausta est bien né à Arles, ce qui explique certainement en partie les liens ultérieurs entre la famille impériale et les Arlésiens. C'est effectivement à Constantin II que l'on attribue généralement, à tort d'après nous, une inscription accrochée sur la façade de la place du Forum, sur laquelle on reviendra.

La présence des successeurs de Constantin à Arles n'est attestée que pour Constance II, qui en octobre 353 préside le deuxième concile d'Arles, où il essaie, avec l'aide de l'évêque Saturninus, d'imposer l'arianisme<sup>49</sup>; durant le même séjour, il y fête ses *tricennalia* avec des jeux au théâtre et au cirque et y passe ensuite l'hiver<sup>50</sup>. Il est le dernier empereur dont la présence à Arles est attestée pour le IV<sup>e</sup> siècle. Si les textes plus récents signalent les bienfaits des empereurs comme Valentinien ou Honorius, on ignore, en tout cas pour le premier de quoi il s'agit. Cela dit, aux yeux des Romains du IV<sup>e</sup> siècle, Arles était une ville très importante, la deuxième de la Gaule après Trèves, s'il s'agit de l'auteur anonyme de l'*expositio totius mundi*, au milieu du siècle<sup>51</sup>, ou du poète Ausone, dans les années 380<sup>52</sup>. Il n'est donc pas surprenant que, quand à la fin du siècle, la situation politique était devenue critique à Trèves, la préfecture du prétoire des Gaules était transférée à Arles<sup>53</sup>. C'est à partir de ce moment, autour des années 400, qu'Arles a détrôné Trèves et devient, pour quelque temps, la principale ville des Gaules.

L'importance qu'a accordée Constantin à la cité rhodanienne apparaît également à travers les monnaies frappées dans l'atelier arlésien. De 328 à 340, le nom de la ville sur les monnaies n'est plus indiqué par les lettres ARL, mais par CONST, abréviation pour *Constantina*. Le fait que cette frappe s'arrête en 340, année de la mort de Constantin II, suggère que le nom ait été donné en honneur de ce fils de Constantin, né à Arles<sup>54</sup>. Puis, en 353, quand Constance II y fête ses *tricennalia* et passe l'hiver 353/354 à Arles, les monnaies portent désormais l'exergue CON ou KONST<sup>55</sup>, qui figure sur les monnaies en bronze jusqu'en 476, tandis que sur les monnaies en or et en argent, l'ancien nom de la ville revient à partir de la fin du IV<sup>e</sup> siècle. On peut d'ailleurs se demander si, au V<sup>e</sup> siècle, on se réalisait encore que cette abréviation désignait Constance II, un empereur arien peu apprécié en Gaule, bien qu'il fut soutenu en 353 par l'évêque arlésien Saturninus, tombé en disgrâce et excommunié en 360 par Hilaire de Poitiers.

---

47 T. D. Barnes/J. Vander Spoel, Julian on the sons of Fausta. Phoenix 38, 1984, 175-176, n. 3.

48 Dans la Chronographie, qui était à la base de l'oeuvre de Polemius Silvius, il s'agit certainement de Constance II. Cf. le commentaire de Th. Mommsen, in CIL 1<sup>2</sup>, p. 301-302. En plus, le fils de l'Auguste Licinius, également appelé Licinius, est aussi né au mois d'août, mais de l'année 315 (Barnes, The New Empire [note 12] 45).

49 E. Griffe, La Gaule chrétienne, Bd. 1 (Paris 1964) 215-218.

50 Ammianus Marcellinus 24,5,1; 14,10,1.

51 Expositio totius mundi et gentium 58 : "(Gallia) habet alteram civitatem in omnibus ei adiuvantem, quae est super mare, quam dicunt Arelatum, quae ab omni mundo negotia accipiens, praedictae civitati emitit."

52 Ordo urbium nobilium, vv. 73-80.

53 La littérature sur la date du transfert est abondante : J.-R. Palanque, La date du transfert de la Préfecture des Gaules de Trèves à Arles. Revue des études anciennes, 36, 1934, 359-365 ; A. Chastagnol, Le repli sur Arles des services administratifs gaulois en l'an 407 de notre ère. Revue historique 97, 1973, 23-40, avec la réponse de J.-R. Palanque, Du nouveau sur la date du transfert de la Préfecture des Gaules de Trèves à Arles. Provence historique 23, 1973, 29-37. Cf. également E. Demougeot, La Notitia Dignitatum et l'histoire de l'empire d'Occident au début du V<sup>e</sup> siècle. Latomus 34, 1975, 1079-1134 ; Heijmans (note 6) 59-52.

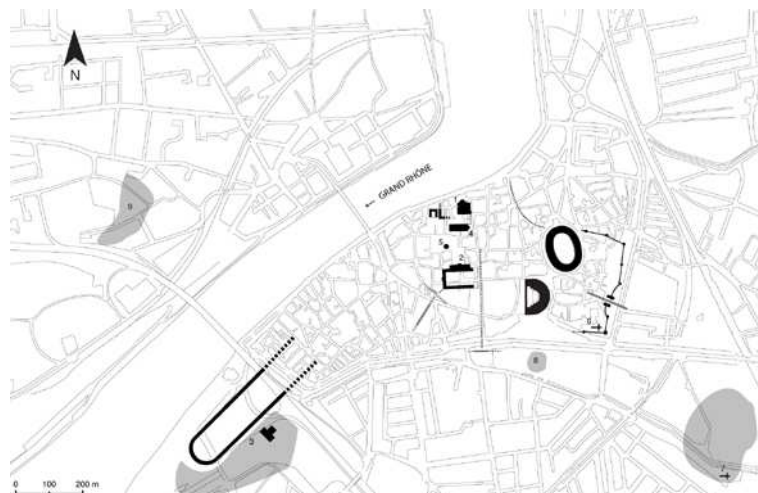
54 RIC VII, p. 232 ; Ph. Ferrando, Les monnaies d'Arles : de Constantin le Grand à Romulus Augustule (313-476) (Arles 1997) 11-15.

55 RIC VIII, p. 200 ; Ferrando (note 54) 20-21.

En tout cas, à deux reprises, la ville a été désignée dans les sources littéraires comme *Constantina urbs* : d'abord en 418, dans la lettre d'Honorius et de Théodose au préfet du prétoire Agricola, par laquelle ils installent en cette année le Conseil des Sept Provinces „dont nous ordonnons la tenue chaque année dans ta ville de Constantin”<sup>56</sup> ; puis en 450, les évêques de la région arlésienne demandent au pape Léon le rétablissement des droits métropolitains de l'évêque arlésien Ravennius, en argumentant que la ville, „Fut à ce point honorée spécialement par Constantin, de très glorieuse mémoire, qu'elle reçut, en dehors de son nom propre d'Arles, le nom de Constantina d'après le nom même de l'empereur”<sup>57</sup>. Ces deux textes fournissent, avec les monnaies, les seules attestations de ce nom, mais ils montrent, bien qu'écrits pour d'évidentes raisons politiques, qu'au V<sup>e</sup> siècle, on pensait que c'est bien à Constantin que la ville devait son importance.

## Les témoignages archéologiques (fig. 2)

Revenons des sources littéraires ou numismatiques à l'archéologie, et tout d'abord à ce que les Arlésiens appellent le "Palais de la Trouille" (fig. 3, n°1). Comme j'avais dit au début de mon exposé, les travaux du début du XX<sup>e</sup> siècle ont montré que ce complexe n'est pas un 'palais', mais une partie d'un vaste ensemble thermal. Les travaux récents ont permis de restituer plus précisément l'emprise, notamment du côté est, où l'on a pu suivre la façade sur toute sa longueur, jusqu'au moment où elle s'appuie sur des monuments antérieurs.



Plan de la ville d'Arles au IV<sup>e</sup> siècle : 1- Thermes ; 2- Cryptoportiques ; 3- Nécropole du cirque ; 4- Palais ; 5- 6- Groupe épiscopal ; 7- Saint-Genest des Alyscamps ; 8- Nécropole du Jardin d'hiver ; 9- Saint-Genest de Trinquetaille.

Une autre intervention a concerné, il y a quelques années, la fouille de l'abside occidentale du *frigidarium* ; en 2000/2001, la surveillance des travaux de réhabilitation a permis d'étudier l'élévation de l'abside est du *frigidarium*, très bien conservée sur plus de 10 m. L'apport de ces travaux ne consiste pas seulement en une meilleure connaissance de l'édifice, mais donne également une réponse à la question de la datation de cet ensemble.

56 Epistolae Arelatenses 8(éd. MGH Ep. III, p. 14, ligne 12) : „quod in Constantino urbe iubemus annis singulis esse concillium”.

57 Epistolae Arelatenses 12 (éd. MGH Ep. III, p. 19, lignes 12-14) „Haec in tantum ad gloriosissime memoriae Constantino peculiariter honorata est, ut ab eius vocabulo praeter proprium nomen, quo Arelas vocitatur, Constantina nomen acciperit”.

Rappelons en effet que l'attribution à Constantin était uniquement basée sur la tradition locale et, bien qu'acceptée par tous les chercheurs qui ont travaillé ces dernières années sur l'ensemble des thermes antiques, aucune preuve formelle n'avait jamais été apportée pour corroborer cette hypothèse. Elle avait été contestée en 1996 par A. Bouet dans sa thèse sur les thermes de la Gaule Narbonnaise, qui jugeait que ce complexe pourrait bien appartenir au II<sup>e</sup> siècle. La fouille a cependant donné raison à la tradition. Deux interventions archéologiques, l'une dans l'abside occidentale du *tepidarium*, l'autre dans une cave sous le dallage, ont livré du mobilier - qu'on aurait aimé voir plus abondant - datant de la fin du III<sup>e</sup> ou le début du IV<sup>e</sup> siècle pour la construction des thermes<sup>58</sup>.

## Le forum

Du côté sud du centre monumental, la façade nord du forum antique, occupé dès le Haut-Empire par une série de boutiques, est complètement modifiée par la construction d'une galerie à arcades, construite en moellons et en briques (*fig. 3, n° 2*). En même temps, on a agrandi vers le nord un édifice rectangulaire qui coupe la galerie en deux ; un simple passage permet la communication entre les deux parties. À cette nouvelle construction correspond une façade tétrastyle, dont deux colonnes et la moitié du fronton sont encore conservées. Sur la base de l'étude stylistique du décor, ces éléments peuvent être datés de l'époque flavienne, mais la disproportion entre les chapiteaux et les colonnes montre clairement qu'il s'agit de remplois.

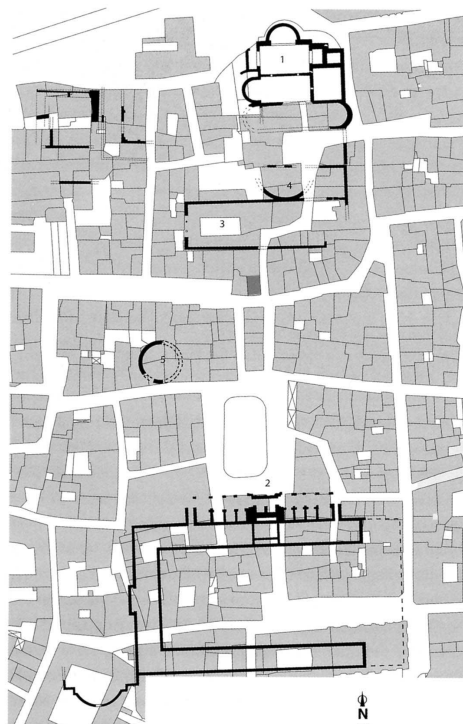


Fig. 3 : Plan du centre monumental. 1- thermes, 2- forum, 3- basilique ou *aula*, 4- piscine tardive, 5- tour.

58 Heijmans (note 6) 139-160.





Ph. 1 : l'inscription de la place du Forum

Depuis longtemps on a remarqué que l'architrave et la frise étaient parsemées de petits trous, indiquant la présence d'une inscription fixée par des lettres de bronze. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'épigraphiste nîmois J.-F. Seguier avait proposé une lecture pour cette inscription ou du moins pour les trois lignes sur la frise. Il proposait d'y voir une dédicace à Constantin II, et la datait entre 337 et 340<sup>59</sup>. En 1951 F. Benoit complétait la lecture pour les deux autres lignes contenant la mention des travaux réalisés en Arles<sup>60</sup>. Grâce à une très bonne photo (*ph. 1*), il a été possible de faire un relevé détaillé des trous et nous y avons d'abord placé les lectures de Séguier et de Benoit. Il est évident que cela pose certains problèmes. Nous proposons donc une nouvelle lecture, qui diffère sur plusieurs points des propositions de Séguier et de Benoit (*fig. 4*) ; ainsi à la ligne 2, nous lisons ---] IO CONSTANTINO ET FL CONSTANTIO au lieu de ---] IO CONSTANTINO P F I D CONSTANTINI F ; donc „à Constantin et à Flavius Constance" au lieu de „à Constantin pieux, fidèle, invaincu, fils du divin Constantin". Pour la ligne 3, les modifications sont encore plus importantes. Séguier lisait ---] AVIAE FAVSTAE AVGVST MATRI ATAVISQVE „à Helena la grand-mère] et à Fausta, la mère d'Auguste (= Constantin II) et à ses aïeux". Cette lecture pose plusieurs problèmes, notamment à la fin, avec deux ligatures, RI et VI. Notre lecture est très différente : Flaviae Max] IMAE FAVSTAE AVGVSTI CAESARVMQVE. „à Flavia Maxima Fausta, d'Auguste et des Césars, (l'épouse et la mère)". Cette lecture suppose effectivement de restituer à la ligne suivante *uxori matrique*. Même si je n'ai pas trouvé de parallèles exactes, l'idée se trouve exprimée à plusieurs reprises notamment à propos de Helena<sup>61</sup>.

Quant à la datation de l'inscription, si l'on accepte cette lecture on peut dater l'inscription après 324, quand Constantin II est associé à l'empire comme César et Fausta comme Augusta. Ce dernier titre ne figure certes pas sur la pierre, mais on peut le restituer au début. L'inscription doit en revanche être antérieure à 326, quand Fausta est assassinée sur l'ordre de Constantin. On peut raisonnablement penser que la galerie sous-jacente date de la même période.



Fig. 4 : Restitution de l'inscription de la place du Forum

59 CIL XII 668.

60 AE 1952, 107.

61 CIL X 517. Voir également sur les inscriptions de Helena ; J. W. Drijvers Helena Augusta. The mother of Constantine the Great and the legend of her finding of the true cross (Leiden 1992) 45-54.

## La basilique civile

Déjà connue anciennement, la basilique civile ou *'aula'* qui s'étend dans le sens est-ouest directement au sud des thermes constitue cependant sans aucun doute l'un des apports majeurs des travaux récents à la connaissance de la topographie de la ville tardive (*fig. 3, n° 3*).

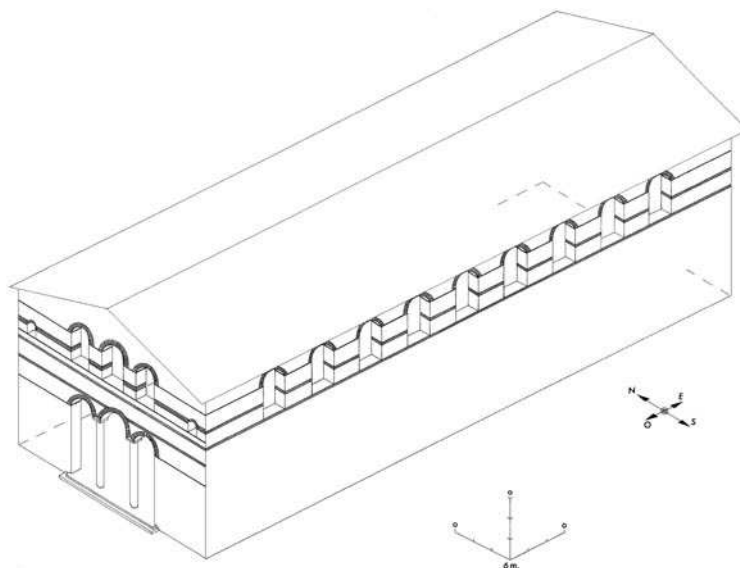


Fig. 5 : Restitution de la basilique ou *aula*

Archéologiquement, on connaît depuis longtemps une grande fenêtre dans l'hôtel d'Arlatan, et dans les années 1960, le propriétaire en avait découvert plusieurs autres durant des travaux de rénovation (*ph. 2*). Depuis 1990, nous avons repris cette documentation encore en grande partie inédite et nous avons pu la compléter grâce au suivi des travaux dans l'hôtel et dans d'autres maisons du quartier. Bien qu'il reste quelques détails inconnus, il est désormais possible de restituer l'édifice dans son ensemble : mesurant environ 20 m de large pour au moins 58 m de long, cette immense salle à nef unique était éclairée par neuf grandes fenêtres dans les murs latéraux. L'entrée se trouvait du côté ouest, où une triple porte, séparée par des colonnes, était surmontée par trois grandes fenêtres (*fig. 5*). Les murs en petit appareil régulier, épais d'un mètre, montent encore sur plus de 15 m de hauteur et présentent dans les parties supérieures plusieurs arases de brique. À l'est, j'avais restitué une abside, qui, sans être prouvée, paraît assez vraisemblable.



Ph. 2 : Deux fenêtres du mur sud de la basilique découvertes en 1962.

Si la restitution de cet édifice est assez assurée, il reste deux questions, celle de son interprétation et celle de la datation. Quant à l'interprétation, du moment que l'on écarte l'hypothèse d'une église, qui paraît peu probable en l'absence du moindre souvenir qu'un édifice religieux de ces dimensions n'aurait pas manqué de laisser, le parallèle le plus proche se trouve ici, à Trèves ; en effet, le *'Palastaula'*, certes légèrement plus grand montre une architecture tout à fait comparable, jusqu'au nombre des fenêtres latérales. Il est séduisant de proposer pour la basilique arlésienne une interprétation comparable et d'y voir une *'aula palatina'*, une salle de réception officielle.

Mais de que administration ? C'est là qu'intervient le dernier problème, celui de la datation. La nature même de nos interventions, qui a consisté essentiellement à enlever les doubles cloisons et les papiers peints, explique l'absence d'éléments de datation. Seul un sondage dans une cave au pied du mur sud a livré un peu de matériel céramique, qui tendrait à dater la construction vers la fin du I<sup>er</sup> siècle au plus tôt. Au lieu d'y voir une construction liée à la présence de la cour constantinienne, il est peut-être plus raisonnable de penser que cet édifice a été construit pour les besoins du préfet du prétoire des Gaules, comme on a aussi supposé pour Trèves<sup>63</sup>; il daterait donc autour des années 400, voire encore peu plus tard, si on peut l'identifier à la *basilica Constantia*, un édifice mentionné dans la *Vie* de l'évêque Hilaire<sup>64</sup>, dont on peut supposer qu'il doit son nom à une largesse du patrice Constance III, qui a été particulièrement actif à Arles dans les années 410. L'identification de cette basilique, que l'on ne saurait localisé ailleurs, avec l'*aula palatina* de l'Hôtel d'Arlatan reste évidemment très hypothétique.

## Les autres édifices tardifs du centre monumental

Mentionnons enfin plus rapidement deux autres édifices que l'on peut attribuer à la reconstruction du centre monumental durant l'Antiquité tardive, dont l'un est datable du V<sup>e</sup> siècle et l'autre de date inconnue.

Le premier est une extension des thermes de Constantin vers le sud (*fig. 3, n° 4*). On a en effet constaté dans des caves la présence d'une vaste abside qu'il faut sans doute interpréter comme une piscine froide, une *natatio*, qui se trouve en face du *caldarium*, selon une disposition qui rappelle toute proportion gardée, celle des thermes impériaux de Trèves. Cette construction est manifestement postérieure à celle de la 'basilique' et remonte probablement au milieu du V<sup>e</sup> siècle<sup>65</sup>. L'autre construction est une tour circulaire, dont reste un grand quart encore debout sur plus de 13 m de hauteur à l'intérieur d'une maison particulière (*fig. 3, n° 5*). Cette tour, d'un diamètre de 15 m environ, était éclairée par de grandes fenêtres, dont trois sont encore conservées. L'interprétation de cette tour, qui n'était peut-être pas la seule, demeure problématique ; il pourrait s'agir d'une partie de la résidence préfectorale<sup>66</sup>.

## L'embellissement du cirque

Quand on parle des résidences de l'Antiquité tardive, il ne faut pas seulement traiter la question du palais, mais également celle d'autres constructions que l'on attribue souvent à la panoplie des édifices d'une capitale impériale. Sans vouloir reprendre ici la discussion du 'modèle' qu'on a voulu retrouver dans chaque résidence de l'Antiquité tardive, avec un palais à côté d'un cirque, et, souvent, un mausolée pour l'empereur à proximité<sup>67</sup>, et qui a été à plusieurs reprises combattu par Noël Duval<sup>68</sup>, il est indéniable que le cirque jouait un rôle important dans la cérémonie palatine<sup>69</sup>.

63 H. Heinen, Trier und das Trevererland in römischen Zeit, Bd. 1 (Trèves 1985) 276.

64 Honorat de Marseille, Vie de saint Hilaire 13.

65 Heijmans (note 6) 215-222.

66 Heijmans (note 6) 194-198.

67 A. Frazer, The iconography of the emperor Maxentius' buildings in Via Appia. Art Bulletin 48, 1966, 385-392.

68 N. Duval, Palais et cité dans la pars orientis. In : XXVI corso di cultura sull'arte ravennate e bizantine (Ravenna 1979) 50 ; idem, Existe-t-il une "structure palatiale" propre à l'Antiquité tardive ? In: E. Lévy (Ed.), Le système palatial en Orient, en Grèce et à Rome (Leiden 1987) 475-479 ; id., Le palais de Milan parmi les résidences impériales du Bas-Empire. In : G. Sena Chiesa (Ed.), Félix temporis reparatio (Milan 1992) 141-146.

69 Cf. S. G. MacCormack, Art and ceremony in late antiquity (Berkeley 1981) 81; Cl. Heucke, Circus und .../

Arles est l'une des rares villes en Gaule, avec Vienne et Trèves, qui possède un cirque, dont la date de construction, souvent attribuée à la fin du I<sup>er</sup> ou le début du II<sup>e</sup> siècle, est désormais à situer vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle, grâce à une datation dendrochronologique. Il est situé au sud-ouest de la ville, hors des remparts, dans une zone funéraire (*fig. 6*).

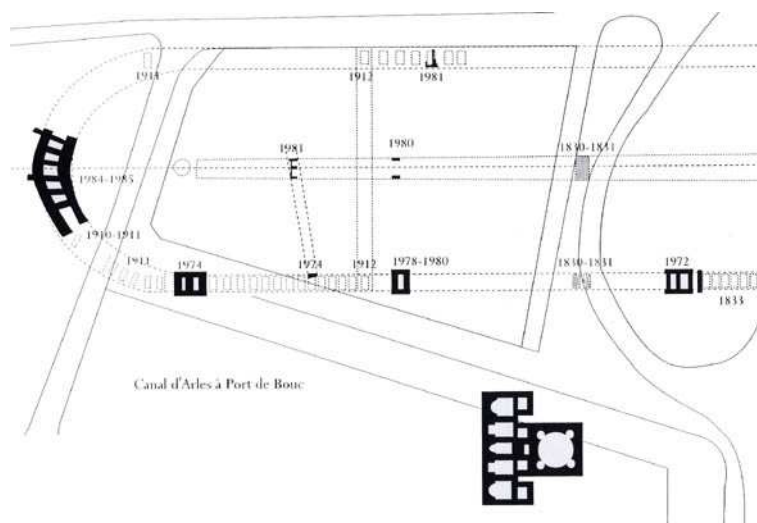


Fig. 6 : Plan du cirque avec le mausolée

En 1970, un grand mausolée a été trouvé à proximité, qui a été attribué par les fouilleurs à l'usurpateur Constantin III, donc du début du V<sup>e</sup> siècle<sup>70</sup>. Cette hypothèse nous paraît peu vraisemblable, puisqu'à ce moment, les alvéoles du cirque étaient occupées par des habitats plus ou moins frustes, et la nécropole ne servait plus. Il nous semble plus probable de le dater du courant du IV<sup>e</sup> siècle et de l'attribuer à une riche famille locale<sup>71</sup>. Cela dit, la position du mausolée par rapport au cirque montre une volonté manifeste de les associer et plus récemment, N. Duval est revenu sur cette question, en proposant de voir dans cette construction, non pas un mausolée, mais une salle d'accueil ou vestibule, liée au cérémonie du cirque ; il tire un parallèle avec les 'clubs' des factions des Bleues et des Verts, connus par des inscriptions du cirque de Tyr<sup>72</sup>. Cette hypothèse très intéressante se heurte cependant au problème que ce secteur a servi de nécropole jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle ; l'installation d'un édifice officiel dans une zone funéraire serait surprenante.

Arles est aussi l'unique ville, non seulement en Gaule, mais plus généralement en Occident, excepté Rome, à posséder un obélisque qui y a été apporté durant l'Antiquité tardive (*ph. 3*)<sup>73</sup>. En effet, l'étude du granit de ce grand monolithe, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle érigé devant l'Hôtel de Ville, a montré qu'il s'agit d'une pierre issue d'une carrière de la Troade, en Asie Mineure, qui a surtout produit à partir du III<sup>e</sup> siècle<sup>74</sup>.

...Hippodrom als politischer Raum. Untersuchungen zum grossen Hippodrom von Konstantinopel und zu entsprechenden Anlagen in spätantiken Kaiserresidenzen (Hildesheim 1994).

70 M. Euzennat, Le monument à rotonde de la nécropole du cirque à Arles. Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1972, 404-423.

71 Heijmans (note 6) 328-332.

72 N. Duval, Hommage à Ejhmar et Ingrid Dyggve. La théorie du palais du Bas-empire et les fouilles de Thessalonique. Antiquité tardive 11, 2003, 282-284.

73 A. Charron/M. Heijmans, L'obélisque du cirque d'Arles. Journal of Roman archaeology 14, 2001, 373-380.

74 Cl. Rousset/A. Blanc, Provence et Bas-Rhône. In : Ch. Pomerol (Ed.), Terroirs et monuments de France ; itinéraires de découvertes (Orléans 1992) 315 ; L Lazzarini, Des pierres pour l'éternité. Les granits utilisés dans l'Antiquité classique. Dossiers d'archéologie 173, 1992, 66-67.



Cet obélisque a donc sans doute été transporté après cette date, ce qui n'a pas pu se faire, étant donné les difficultés liées à l'acheminement, sans support impérial. Dans ce contexte, le seul empereur qui aurait pu entreprendre une telle entreprise est bien Constantin, à un moment où les rapports avec Licinius étaient encore assez bons, c'est-à-dire jusqu'en 316, voire éventuellement jusqu'en 320. Cette période correspond bien avec celle où l'empereur semble avoir favorisé Arles ; si l'on retient cette hypothèse, elle serait l'un des arguments les plus forts pour penser que l'empereur avait réellement prévu de faire de la cité rhodanienne l'une de ses résidences

Ph. 3 : L'obélisque du cirque, sur son emplacement actuel devant l'hôtel de ville.

## La topographie chrétienne

On sait que la communauté chrétienne d'Arles était assez importante pour avoir dès le milieu du III<sup>e</sup> siècle un évêque à sa tête et donc une organisation, sans que l'on sache évidemment où se déroulait le culte ou le baptême. Au début du IV<sup>e</sup> siècle, en 314, le concile sur le donatisme a réuni à Arles plus de 80 personnes représentant 44 Églises, ce qui suppose une infrastructure importante, mais on ignore toujours où les Pères se sont réunis ; il est toutefois très peu probable qu'il y ait eu dès ce moment une cathédrale proprement dite.

On suppose depuis longtemps que le premier groupe épiscopal a été construit dans l'angle sud-est de la ville, près de la tour d'angle, dite tour des Mourgues (= moniales) (fig. 2, n<sup>o</sup> 6), puisque le monastère féminin qu'a fondé l'évêque Césaire (502-542) au début du VI<sup>e</sup> siècle dans ce secteur semble réutiliser une *ecclesia* préexistante, sans que l'on sache dans quelle mesure il a été adapté, et conservé dans sa clôture un *vetus baptisterium*. Ce premier groupe aurait donc été transféré à un moment donné, peut-être au début du V<sup>e</sup> siècle, de ce secteur un peu excentrique vers le cœur de la ville, à l'emplacement de la cathédrale médiévale<sup>76</sup>. On ignorait jusqu'en 2003 tout ou presque de ce monastère paléochrétien et encore davantage des édifices qui l'avaient précédé. Des découvertes anciennes de colonnes sont nombreuses, mais seule une abside polygonale, découverte en 1947 et encore conservée près de la tour des Mourgues, témoignait de la présence de constructions paléochrétiennes dans ce secteur.

En 2003, la démolition d'une partie des bâtiments appartenant à l'ancien couvent, abandonné à la Révolution, puis transformé en asile, et destiné à être réaménagé pour servir de 'Médiapôle' m'avait permis de trouver les premières traces d'une vaste abside polygonale, construite en petit appareil régulier. Le diagnostic archéologique réalisé ensuite par l'INRAP sous la direction de F. Raynaud, a effectivement mis au jour la presque totalité de l'emprise de cette abside, d'une ouverture de près de 20 m. Elle enferme une seconde abside, dont le sol en marbre est légèrement surélevé et qui doit correspondre au *synthronos*. Le 'couloir' entre les deux absides était au moins en partie pavé d'une mosaïque polychrome, et devant le *synthronos* s'étale un dallage de plaques de marbre, qui doit orner le sol des nefs ou du transept, dont la largeur peut être estimée à 40 m environ.

<sup>76</sup> Heijmans (note 6) 257-270.



En 2004, j'ai repris l'étude du site par plusieurs sondages à l'extérieur du chevet, qui ont montré que ce dernier était pourvu de contreforts. Il y avait également des pièces annexes, qui communiquaient avec le chevet par les portes latérales (*fig. 7*)<sup>77</sup>.

Cette abside fait sans aucun doute partie d'une grande église paléochrétienne, qui, par ses dimensions, dépasse de loin celles des autres églises des Gaules et ne trouve des parallèles qu'en Italie, à Rome ou à Milan. Malheureusement, les fouilles sont restées pour le moment superficielles, et il n'a pas encore été possible de déterminer l'époque de la construction de cette abside et donc de savoir s'il s'agit de la première cathédrale ou de son adaptation à l'époque de Césaire. En faveur de cette dernière thèse plaide l'appareil des murs, certes toujours assez régulier, mais qui est beaucoup plus fruste que ce que l'on connaît pour les constructions du IV<sup>e</sup> siècle comme les thermes de Constantin ou la 'basilique'. La mosaïque, entrevue sur une faible superficie, pourrait bien dater de la fin du V<sup>e</sup> siècle ou du VI<sup>e</sup> siècle, mais ne donne évidemment pas la date de la construction.

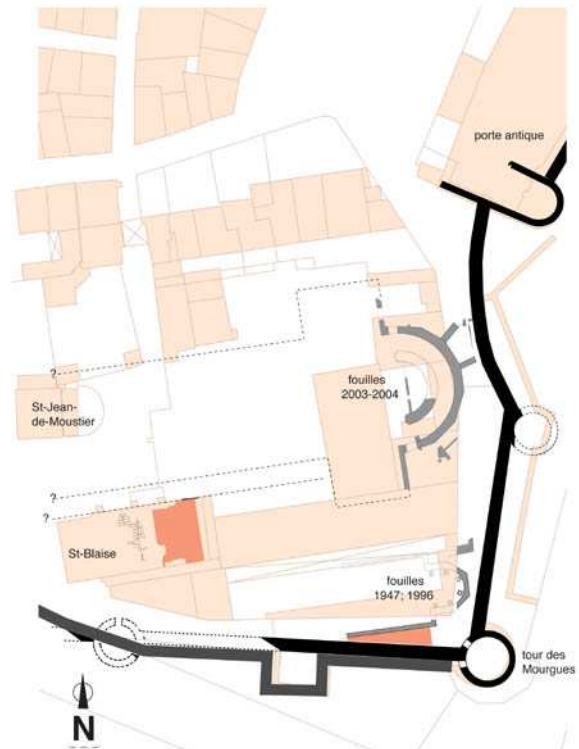


Fig. 7 : Plan de l'enclos Saint-Césaire avec l'église paléochrétienne découverte en 2003.

En revanche, les dimensions extraordinaires de cette église paraissent peu compatibles avec les besoins d'une communauté monastique du VI<sup>e</sup> siècle, aussi importante fut-elle, et, si la qualité de la maçonnerie se n'y opposait pas, plaideraient plus en faveur d'une construction dans le courant du IV<sup>e</sup> siècle. L'importance politique d'Arles en ce début du IV<sup>e</sup> siècle et la richesse des élites christianisées peuvent effectivement expliquer qu'on a rapidement après la 'paix de l'Église' senti le besoin de construire une véritable cathédrale, digne de son importance, peut-être encore sous Constantin, mais certainement vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle.

Il paraît en tout cas peu probable que le concile de 353 n'ait pas eu lieu dans une église. Mais est-ce celle que l'on vient de trouver ? Seule la reprise de la fouille permettra de le dire. Ce qui est sûr cependant, c'est que dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, le christianisme était bien implanté parmi les couches les plus élevées de la société arlésienne. En témoigne la collection de sarcophages en marbre décorés de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui est, après celle de Rome, la plus riche du monde antique. Si la majorité de ces sarcophages appartient sans doute à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, dès le règne de Constantin, certains notables étaient convertis au christianisme et ont choisi de tels sarcophages pour leur sépulture, comme Marcia Romania Celsa, épouse de Flavius Ianuarinus, consul ordinaire en 328 et qui a été inhumée dans un mausolée avec deux autres sarcophages de marbre (*ph. 4*)<sup>78</sup>.

77 M. Heijmans, L'église paléochrétienne de l'enclos Saint-Césaire, à Arles. In: 15 ans d'archéologie en Provence-Alpes-Côte d'Azur (Aix-en-Provence 2005) 212-213.

78 Gallia 32, 1974, 505-507 ; J.-M. Rouquette, Trois nouveaux sarcophages chrétiens de Trinquetaille (Arles). Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1974, 254-277 ; cf. PLRE I, s.v. Ianuarinus 2, p. 453.



Ph. 4 : Le sarcophage de Marcia Romania Celsa

Le lieu de découverte de ce mausolée, sur la rive droite du Rhône, invite enfin à une réflexion sur les nécropoles de l'époque constantinienne, ou plus largement du IV<sup>e</sup> siècle. On a eu souvent tendance d'attribuer ces sarcophages décorés à la nécropole des Alyscamps, au sud-est de la ville, où l'on situe la tombe du martyr arlésien, et dont l'importance a inspiré bien des légendes médiévales (*fig. 2, n° 7*). Mais qu'en était-il au IV<sup>e</sup> siècle ? Il paraît en effet peu probable qu'avant la fin du IV<sup>e</sup> siècle, ce secteur à l'extrémité de la nécropole antique des Alyscamps, a été particulièrement vénéré par les Chrétiens. Aucun sarcophage de marbre du IV<sup>e</sup> siècle n'a été trouvé autour de la chapelle de Saint-Honorat, qui a remplacé au Moyen Âge la basilique Saint-Genest, attestée dès le V<sup>e</sup> siècle comme lieu de sépultures des évêques arlésiens. Tout au long du IV<sup>e</sup> siècle, il faut s'imaginer des mausolées épars et de tombes chrétiennes au milieu des autres sépultures. Une image en est donnée par le site du jardin d'Hiver (*fig. 2, n° 8*), au sud de la ville, où une fouille en 1975 a montré comment les ruines d'une villa suburbaine ont été occupées au IV<sup>e</sup> siècle par une nécropole avec des tombes en pleine terre ou sous tuiles, mais également des sarcophages<sup>79</sup>. Plusieurs de ces sarcophages, en calcaire et sans décor, étaient pourvus d'épithètes plaçant les défunts sous la protection des Dieux Mânes, tandis que d'autres, exactement de la même façon, portaient le formulaire, à priori chrétien, *pax tecum*<sup>80</sup>.

Dans la nécropole du cirque romain (*fig. 2, n° 3*), la seule qui a livré sur une grande surface des tombes du IV<sup>e</sup> siècle, aucun indice permet de connaître la religion des défunts. Il n'est sans doute pas un hasard que ces deux dernières nécropoles disparaissent à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, quand la tombe du martyr Genès commence à attirer les tombes des fidèles qui souhaitent reposer *ad sanctos*.

On peut restituer le même schéma à Trinquetaille, où le secteur où, d'après la tradition, Genès aurait été martyrisé (*fig. 2, n° 9*), ne commence à recevoir des sépultures que dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle<sup>81</sup>. Il faut bien croire que pour les Arlésiens convertis de l'époque de Constantin, ces deux lieux n'avaient aucun attrait particulier.

79 Heijmans (note 6) 325-328.

80 Publication en préparation par J. Guyon et M. Heijmans ; cf. M. Heijmans, *Épigraphie païenne ou épigraphie chrétienne. ILN ou RICG ? Réflexions à propos des inscriptions d'Arles*. *Revue archéologique de Narbonnaise* 33, 2000, 87-95.

81 Heijmans (note 6) 332-336.

## Conclusion

Est-ce qu'on peut dire que Constantin avait réellement prévu de s'établir durablement à Arles ? Il serait imprudent d'être aussi affirmatif ; il paraît cependant que Constantin II s'intéressait au début de son règne à la basse vallée du Rhône, où il a rénové le réseau routier. Son beau-père Maximien a séjourné à Arles et il n'est pas exclu que c'était également le cas pour Constantin. Le transfert de l'atelier monétaire en 313 et le concile de 314 montrent l'intérêt qu'il avait pour Arles.

La construction des thermes dits de Constantin comme l'embellissement du cirque avec l'importation d'un obélisque d'Asie Mineure peuvent remonter à cette période. La naissance de Constantin II rattache la ville à la famille impériale, comme le montre la dédicace de la place du Forum ou le changement de nom sur les monnaies entre 328 et 340, puis à partir de 353. Ces liens restent fort tout au long du IV<sup>e</sup> siècle et au V<sup>e</sup> siècle, le souvenir des bienfaits de l'empereur était encore bien vivant.

Peut-on pour autant dire que c'est à Constantin que la ville doit son essor durant l'Antiquité tardive ? Là aussi, il convient d'être réservé. On a vu que dès le Haut-Empire, la ville d'Arles se distinguait par l'importance de son économie et la richesse de son décor urbain, et elle semble avoir bien mieux survécu à la 'crise' du III<sup>e</sup> siècle que les autres villes de la région. Cette position stratégique sur l'embouchure du Rhône qui a fait d'Arles le point de passage obligatoire pour tout le commerce qui transitait par le Rhône vers les régions septentrionales ne pouvait qu'intéresser Constantin au moment où il stabilisait son pouvoir en Gaule. Ce n'est donc pas l'intervention de l'empereur qui est à l'origine de l'importance d'Arles durant l'Antiquité tardive ; c'est son rôle économique et commercial, dès le Haut-Empire, qui a attiré l'attention de la cour et qui explique que, quand les empereurs se sont durablement installés à Trèves, Arles a conservé, grâce à son port, son importance et sa richesse.

Comme durant le Haut-Empire, les notables ont importé des sarcophages de marbre, mais ils doivent leur fortune sans doute non pas à leurs fonctions à la cour impériale, mais à leurs activités commerciales qui ont fait d'Arles la deuxième ville des Gaules après Trèves. Ce n'est qu'autour des années 400 que la balance entre Arles et Trèves bascule en faveur de la première cité, qui restera jusqu'en 476 'le dernier bastion de la Romanité' et son évêque encore plus longtemps le 'primat des Gaules'.

Texte de Marc Heijmans, Trèves 2007, extrait de "Konstantin des Grosse. Geschichte - Archäologie - Rezeption, Internationales Kolloquium vom 10 - 15 oktober 2005 an der Universität Trier zur Landesausstellung Rheinland-Pfalz 2007.